

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 13

Artikel: Les refriodissements
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-202160>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ment de l'opération. Chaque matin, excepté les dimanches, on a fauché la même quantité superficielle de pré, en commençant à la même heure, en travaillant également et continuellement pendant quatre heures consécutives, à commencer par le lundi pour finir le samedi de la troisième semaine.

Quel est le poids du foin qui a cru sur toutes les parties non fauchées pendant *tout le temps* de la fenaison, sachant que la dernière parcelle a donné 685 kilos, et que le poids total du foin a été de 10,278 kilos ?

On suppose que la crue a été uniforme et d'un poids proportionnel au temps. On ne tiendra pas compte de la perte du poids due à l'évaporation.

Tout lecteur du Conteur a droit au tirage au sort.

Le bonheur à domicile.

Jeunes hommes, qu'anime le désir de voir briller la flamme du foyer conjugal, mais qui avez été jusqu'ici retenus par les surprises diverses de la loterie du mariage, réjouissez-vous. Bientôt, vous le pourrez prendre sans anxiété, votre billet ; tous les numéros seront bons. Vous serez sûr d'avoir la femme qu'il vous faut, celle qui donnera la joie et la vie à votre logis désert, qui introduira l'ordre dans votre garde-robe en détresse, qui vous apprêtera, avec un amour doublé d'une sérieuse expérience, les petits plats que vous aimez, celle dont l'accueil éternellement aimable et souriant, consignera à votre porte les soucis et les contrariétés de la vie.

Nous avons déjà une école professionnelle, officielle celle-là ; nous aurons bientôt une école ménagère, due à l'initiative de la société féminine d'intérêt public. L'institution nouvelle a fixé sa résidence à Chailly, près Lausanne. La maison est confortable et spacieuse, la situation, admirable. La directrice est désignée et l'enseignement confié à des personnes expertes.

Jeunes gens, croyez-nous, c'est à cette porte qu'il vous faudra frapper quand vous tiendra le désir de fixer votre choix. Et vous verrez alors, à l'expérience, combien est fautive la conception que nombre d'entre vous se font du mariage, lorsqu'ils le désignent par cette expression irrévérencieuse : « faire une fin ». Que cette fin soit longue, bien longue, c'est ce qu'on peut vous souhaiter de mieux.

Et, à propos de l'ouverture prochaine de l'école ménagère de Chailly, rappelons ce que disait jadis un chroniqueur, de la « science du ménage » :

« Le ménage, c'est l'histoire de tous les jours, l'histoire de la vie privée, l'art de tenir une maison. C'est une science que nos grands-mères possédaient au suprême degré, qui devrait faire partie de l'éducation féminine moderne. Car on apprend le ménage comme on apprend à lire, à dessiner ou à danser.

» Le ménage est une science complexe qui comporte la connaissance de la valeur nutritive et de la qualité des denrées, leur emploi culinaire, l'hygiène usuelle, l'économie domestique, l'établissement d'un budget de dépenses réglé d'une façon logique sur les recettes, etc.

» La question de l'alimentation y est essentielle, car on mange tous les jours, plusieurs fois par jour : la dépense est continue et il n'est pas d'économie plus profitable que celle qui provient tant du choix et de l'achat que de l'emploi intelligent des substances alimentaires.

» Or, l'alimentation, c'est la cuisine. Son enseignement doit être rationnel et pratique ; il doit être celui de la vraie cuisine et non uniquement de quelques pâtisseries qui sont souvent tout le bagage gastronomique de bien des jeunes filles réputées futures femmes de ménage.

» Avec une certaine pratique culinaire, avec du goût et de l'attention, en possédant les prin-

cipes de la gastronomie, une femme dirige aisément sa maison.

» Il importe que les repas habituels, peu compliqués, soient bien préparés. Une alimentation trop succulente affaiblit l'estomac et engourdit le cerveau : l'excès de table est un véritable danger par la série des maladies qu'il engendre. En outre, il y a grande économie à remplacer une chère somptueuse et trop délicate par une saine et adroite utilisation des substances alimentaires.

» La bonne cuisine stimule l'appétit, qui est la première impression du besoin de manger et une cause de jouissance quand on peut le satisfaire. Puis elle coûte moins cher que la mauvaïse, puisqu'il n'en faut jamais jeter les résultats.

» Bien des personnes considèrent comme une élégance d'être ignorantes en art gastronomique et culinaire. C'est une lacune d'éducation. Les gens d'éducation supérieure sont experts en gastronomie, en cuisine : ce sont d'incomparables maîtres de maison.

» On ne saurait méconnaître l'importance qu'il y a pour toute personne digne du nom de maîtresse de maison, quelle que soit sa condition sociale, de ne s'en rapporter qu'à elle du soin de diriger et de surveiller son ménage.

» Molière ne faisait-il pas dire à Chrysale :

J'aime bien mieux pour moi qu'en épluchant des herbes,
Elle accommode mal les noms avec les verbes,
Et redise cent fois un bas et méchant mot,
Que de brûler ma viande ou saler trop mon pot.
Je vis de bonne soupe et non de beau langage.

Que de maris — et des meilleurs — pensent de même.

Nos sociétés. — A bientôt la fin des soirées de sociétés ; voici le printemps.

Samedi dernier eut lieu, au théâtre, la soirée annuelle de la *Société suisse des Jeunes commerçants*. Il est un peu tard pour en parler, mais non pour en constater la pleine réussite.

Ce soir, au théâtre également, ce sera *La Muse*. Les très nombreux amis de cette société se sont tous donné rendez-vous à cette soirée, assurés du plaisir qu'ils se promettent.

Fi de l'auscultation.

Le docteur D^{'''}, très bienfaisant d'ailleurs, mais obèse, ne pouvait se décider à monter chez ses clients. Il s'arrêtait au bas de l'escalier, et, de là, les faisait prévenir.

— Holà ! cria-t-il à la femme de chambre qui accourait sur le palier ; comment va votre malade ?

— Pas très bien, monsieur le docteur ; il garde toujours le lit.

— Diable ! Dites-lui de faire un effort et de venir jusque sur le palier.

— Oui, monsieur le docteur.

Quelquefois le malade obéissait et arrivait en robe de chambre.

— Eh bien ! mon ami, il y a du mieux, n'est-ce pas ?

— ...

— Hein ! quoi ! je ne vous entends pas.

— ... Hélas !

— Parlez plus haut. Beaucoup de mieux, n'est-il pas vrai ?

— Non, non.

— Penchez-vous sur la rampe. Montrez-moi votre langue !

Et le docteur prenait une lorgnette de poche pour examiner la langue qu'on lui tirait du deuxième ou même du troisième étage.

— Tirez ! tirez encore ! cria-t-il ; je ne vois rien.

— ...

— Tirez donc !

— ... Peux pas davantage.

— Eh ! mais, elle est très bien, cette langue... les pâleurs ont cessé... Il y a une amélioration

sensible. Bonsoir, mon ami. Allez vous recoucher. Je reviendrai demain.

— ... ?

— Qu'est-ce que vous dites ?...

— Faut faire ?...

— Ce qu'il faut faire ? Continuez la tisane. Bonsoir !

Mais d'autres fois le malade ne pouvait pas quitter le lit ; il était en proie à la fièvre ; on avertissait le docteur, toujours au bas de l'escalier.

— Il a raison, s'écriait celui-ci ; il ne faut pas qu'il s'expose à un refroidissement. Tenez-le bien chaudement. Comment va son poulx ?

— Il bat horriblement fort.

— C'est singulier ! A-t-il bien passé la nuit, au moins ?

— Au contraire, il n'a pas fermé l'œil un instant.

— Vous m'étonnez !

— Que prescrivez-vous, docteur ?

— Je rentre chez moi ; je vais vous envoyer une ordonnance.

Le plus curieux, c'est que le docteur D^{'''} a guéri beaucoup de ses malades.

Acheter chat en poche.

Nous n'avons pas besoin d'expliquer qu'acheter chat en poche signifie faire une emplette sans voir la marchandise. Cette locution est la même dans plusieurs langues. Quelle en est l'origine ? D'après Larousse, elle vient sans doute de ce qu'un chat avait été mis à la place d'un lièvre dans la poche d'une gibecière.

Un journal anglais dit qu'elle eut cours tout d'abord en Angleterre. Les paysans de ce pays avaient l'habitude, jadis, de transporter les porcelets au marché dans des sacs, comme le font encore les montagnards qui vont aux foires de Sion. Or, un jour, un marchand de mauvaise foi, remit à un acheteur un sac où il avait fourré un chat. L'autre emporta son sac sans l'ouvrir. On juge du nez qu'il fit quand, de retour chez lui, il en défit les cordons et que minet s'échappa.

THÉÂTRE. — M. Darcourt a dû nous redonner jeudi *La Retraite*, de Beyerlein. Succès plus grand encore qu'à la première. Tout Français qu'ils soient, nos artistes se sont admirablement appropriés les caractères distinctifs de l'élément militaire allemand. Il n'y a pas à dire, la saison qui bientôt va prendre fin, aura été l'une des plus remarquables. Nous le devons surtout à M. Darcourt ; il a répondu et au-delà à ses promesses et à nos espérances.

Demain, dimanche, dernière de *La Retraite* et, pour finir, *Les joies du foyer*.

A Bel-Air. — Comme de coutume, les spectacles du *Kursaal* ont été, cette semaine, fort intéressants. Dès demain, programme tout nouveau : une poupée électrique ; un sauteur américain ; une nouveauté musicale, électrique encore ; une chanteuse de genre ; une attraction fantastique ; un acrobate japonais, etc., etc. « Un ballet, de temps en temps, ne serait point mal, disait quelqu'un ; pourquoi donc M. Rey ne profiterait-il pas de la présence dans le pays des huit danseuses anglaises qui ont si grand succès à Montreux en ce moment ? » Demain, à 2 h., matinée. NEL.

Les refroidissements.

Si l'on sait comment commencent les refroidissements, on ignore par quelles perturbations de l'organisme ils peuvent souvent finir.

N'attendez donc pas, appliquez immédiatement un emplâtre Alcock qui arrêtera rapidement le développement du mal et vous débarrassera peu à peu complètement de ses douloureux effets.

L'emplâtre Alcock est en vente dans toutes les pharmacies.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Hovard.